

BOOKSELLER

GEORGES DE PORTO-RICHE

Bonheur manqué

CARNET D'UN AMOUREUX

PARIS
LIBRAIRIE
OLLENDORFF
1908

Bonheur manqué

DU MÊME AUTEUR

La Chance de Françoise, *comédie en un acte* (Gymnase et Comédie-Française).

L'Infidèle, *comédie en un acte, en vers* (Vaudeville et Renaissance).

Amoureuse, *comédie en trois actes* (Odéon et Vaudeville).

Le Passé, *comédie en quatre actes* (Odéon et Comédie-Française).

(Ces quatre pièces ont été réunies en un volume sous le titre de : *Théâtre d'Amour.*)

DE 1871 A 1879

Prima Verba, *poésies.*

Le Vertige, *comédie en un acte, en vers* (Odéon).

Un drame sous Philippe II, *drame en quatre actes, en vers* (Odéon).

Les Deux Fautes, *comédie en un acte* (Odéon).

Don Juan, *adaptation en trois actes*, d'après Shadwell (Gaîté).

Tout n'est pas rose, *poésies.*

Pommes d'Ève, *poésies.*

Vanina, *fantaisie en deux actes, en vers.*

GEORGES DE PORTO-RICHE

Bonheur manqué

CARNET D'UN AMOUREUX

Nouvelle édition entièrement revue.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

10 exemplaires sur papier du Japon.
20 exemplaires sur papier de Hollande.

Numérotés à la presse.

Bonheur manqué *parut pour la première fois, il y a une quinzaine d'années. Presque dérobé à l'écrivain par un éditeur impatient, le volume plut beaucoup, malgré ses inégalités.*

Depuis, l'auteur plus exigeant pour lui-même, parlait de ce petit livre avec humeur. Il paraissait lui avoir gardé rancune de ses défauts, et sans lui tenir compte de sa réussite initiale, il se refusait obstinément à le laissèr réimprimer.

On a représenté au poète que la sincérité de son œuvre en rachetait peut-être l'imperfection ; et que d'ailleurs, il suffirait d'un peu de travail pour rendre ces pages moins indignes des lettrés.

D'autre part, des esprits équitables ont pensé que les emprunts faits par quelques personnes

habiles à ce volume oublié, étaient de nature à encourager sa réimpression.

Après d'honnêtes perplexités, l'écrivain s'est incliné devant ces arguments; et aujourd'hui, il confie à leur seconde fortune ces poésies légèrement améliorées.

Comme La Chance de Françoise, Bonheur Manqué *marque la rupture de l'auteur avec l'idéal romantique, et son acheminement aux études minutieuses du cœur. Les nouveaux amis de ce livre y découvriront sans peine les traits caractéristiques des œuvres postérieures de l'écrivain.*

*On peut même hasarder qu'*Amoureuse *et* le Passé *sont virtuellement contenus dans* Bonheur Manqué. *On est frappé de cette ascendance, lorsqu'on s'attache aux dernières pages du volume, celles où le triste héros de cette histoire détaille complaisamment ses infirmités morales. Mis en présence de créatures plus passionnées ou plus*

réelles que l'inconnue de Bonheur Manqué, *cet homme-là provoquera sûrement les désespoirs et les désastres qui traversent les deux comédies décisives de l'auteur.*

I

Déc 188...

Je fais des vers depuis qu'elle m'est apparue
        Depuis trois mois, préoccupé,
En rentrant je la croise au détour de ma rue;
        Elle passe au fond d'un coupé.

Son front n'est pas joyeux des caresses dernières,
        Elle a des robes d'autrefois.
Reines de rois jaloux qui semblez prisonnières,
        Je pense à vous quand je la vois.

II

Janv.

Je suis comme Ruy Blas amoureux de la reine,
Mais la reine ne m'aime pas.
Elle a les yeux très noirs, un carrosse la traîne,
Un grand laquais suit tous ses pas.

On la rencontre peu, c'est une femme honnête.
On ne croit pas à son bonheur;
On conte qu'elle lit des livres de poète,
En attendant son dur seigneur.

Elle lit les aveux des autres, toute seule,
Son brin de pied sur les chenets ;
Elle a des colibris, une chienne épagneule,
Mais elle aime mieux les sonnets.

Des rimeurs ont distrait la blonde souveraine :
Que n'ai-je la gloire ici-bas !...
Je suis comme Ruy Blas amoureux de la reine,
Mais la reine ne m'aime pas.

III

Janv.,
au crayon.

Tu peux baisser la tête et boutonner tes gants
Pour me dérober ton visage,
Tu ne peux interdire aux cœurs extravagants
De tressaillir à ton passage.

Tu n'empêcheras pas qu'un bohème joyeux
Fasse l'école buissonnière,
Et que tout mon bonheur soit au fond de tes yeux,
O toi qui seras la dernière !

IV

Fer.

Ils étaient tous les deux de race gibeline,
L'un et l'autre venaient des pays violents.
Ce n'était qu'un joueur obscur de mandoline,
Mais ses yeux étaient insolents.

Il lui semblait parfois qu'il l'avait rencontrée
Dans les siècles passés, et qu'elle avait souri.
Alors comme aujourd'hui, d'une guimpe serrée
Sortait ce visage amaigri.

Au temps du vieux Boccace et des patriciennes,
Peut-être qu'à Florence un soir elle daigna
Poser très longuement ses lèvres sur les siennes,
Dans un palais de l'Orcagna.

V

Fév.,
répétition générale de...

N'en dis pas trop de mal et ris un peu plus bas :
C'est peut-être un amant futur que tu méprises ;
Nos cœurs pour se donner ne nous consultent pas.
Si ta droiture un jour cède à mes entreprises,

Que d'affronts anciens tu voudras supprimer !
Orgueilleuse, sais-tu les baisers qui t'attendent ?
Vis-à-vis de toi-même et de ceux qui t'entendent,
Crois-moi, réserve-toi la liberté d'aimer.

VI

Fév.,
Pour elle et son cocher,
au crayon.

Madame, il ne faut pas écraser les manants
Qui traversent pour voir vos yeux impertinents.
Car vous risqueriez fort, par quelque après-dînée,
De tuer le plus grand amour de cette année.

VII

Fév.,
dans l'église de...

Ma chaise est proche de la tienne.
J'ai corrompu le sacristain,
Non pour la messe, ô ma chrétienne,
Mais pour ton masque florentin.

Sous les arceaux je t'ai suivie...
Oh ! j'ai l'habitude à présent.
Malgré ton rire méprisant,
Un pauvre diable est dans ta vie.

Je suis placé derrière toi,
Nos attitudes sont les mêmes ;
On pourrait croire que tu m'aimes,
En te voyant si près de moi.

Laisse tomber ton alliance,
Et prends ma bague en rougissant :
Un bon vieux prêtre ici consent
A nous bénir sans défiance.

Si je mettais un long baiser
Sur ton cou blanc qui se dérobe ?
Car tu m'effleures de ta robe,
Et ton parfum vient me griser.

Ton corps va bien à ta toilette.
Tu t'habilles absolument
Comme si j'étais ton amant,
Mais trop épaisse est ta voilette...

Jésus qui saigne étend ses bras.
Courbe ton front sous l'homélie ;
Et puisque tu ne m'aimes pas,
Demande à Dieu que je t'oublie.

VIII

Mars,
Librairie Achille.

J'entendais ; vos amis m'ont traité sous vos yeux
De poète sans gloire et d'homme sans aïeux.
C'est vrai, je ne suis rien ; mais né parmi les rustres,
J'ai senti, j'ai souffert comme les plus illustres.
Demain, de vos amis qui donc se souviendra ?
Tous ces gens-là feront, quand la mort les prendra,

Des crânes inconnus et des cendres vulgaires.
Je compterai plus tard, si je ne compte guères.
Passent les mauvais jours de honte et de rancœur!...
J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur.

IX

Mars.

Sur son éventail oublié.

Je ne lui dirai rien, j'ai peur de mal agir.
Un jour que l'éventail effleurera sa bouche,
Les hommes la verront subitement rougir.
Ils se demanderont quel souci l'effarouche,

Elle ne saura pas ce qui la trouble ainsi ;
Mais elle aura senti sur sa lèvre infidèle,
L'invisible baiser que je dépose ici,
Amoureux d'elle.

X

Mars,
par la poste.

On dit que je suis changé,
Ma figure est enlaidie,
On me demande si j'ai
Quelque grave maladie.

Des cheveux blancs superflus
Osent pousser sur ma tempe,
Le grand jour ne me va plus,
Et j'ai besoin de la lampe.

Des chagrins que je me fais
Beaucoup de rides sont nées,
Et je sens peser le faix
De mes trente-sept années.

J'ai perdu cet air vainqueur
Dont plus d'une fut charmée ;
Je n'ai rien que mon seul cœur
Pour plaire à la seule aimée.

Mais ce cœur a tressailli,
Il faut que je la connaisse...
Comme vous m'avez vieilli,
En me rendant ma jeunesse !

XI

Mars,
Par la poste.

Orphelin de toutes les choses,
Perdu dans le vaste univers,
En vous faisant de tristes vers,
J'ai cru tromper mes jours moroses.

Mais maintenant je ne peux plus
Chanter les peines que je porte ;
J'ai trop souffert, et j'en conclus
Qu'il faut frapper à votre porte.

Je veux entrer dans la maison,
J'attends dehors depuis décembre,
Je veux entrer dans votre chambre,
Avant la fin de la saison.

Je vous promets qu'avec les vôtres
Je serai souple et très prudent,
Je ne suis pas comme les autres;
Je serai calme en attendant.

Si vous laissez, à portes closes,
Tomber des mots encourageants,
Je n'aurai pas devant les gens
Des airs penchés et pleins de choses.

Et je crois bien que mon cerveau
S'enrichira de mes extases,
Quand j'entendrai, d'un cœur nouveau,
Sonner le métal de vos phrases.

Oh! je néglige mon travail.
Chacun m'accable de reproches.
Je pense trop aux soucis proches,
Tandis qu'il neige à mon vitrail.

Adoucissez vos résistances,
Pour moi, pour vous, et pour l'art pur :
Je sens déjà naître en mes stances
Un peu de mon talent futur.

XII

Mars,
dim. des Rameaux.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries,
La ville est pleine de rameaux.
Aux pauvres âmes attendries,
Jésus permet l'oubli des maux.

En ton église peinte à fresque
Je suis venu m'agenouiller.
Pourquoi me fuir et me railler ?
Puisque ton cœur est seul, ou presque.

On t'a donné le buis clément,
On t'a donné de vertes palmes;
Moi, pour te faire des jours calmes,
Je te donne mon dévouement.

Ce qu'à genoux ta foi réclame,
La bonne chance et le soutien,
Mieux que ton fétiche chrétien,
Je te l'apporte, ma chère âme.

A la muraille on voit jaunir
La branche sainte prise aux haies.
Je t'offre, au Dimanche des Baies,
L'amour qui ne doit pas finir.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries,
La ville est pleine de rameaux.
Aux pauvres âmes attendries,
Jésus permet l'oubli des maux.

XIII

Mars.
Vend. saint,
au crayon.

Je ne crains pas un coup d'épée,
Ni les embûches d'un jaloux,
Si tu le crois, sois détrompée.
Je ne crains que tes yeux très doux.

Le bon Jésus à barbe blonde,
Amie, eut moins de cœur que moi;
Jadis il mourut pour le monde,
Moi, demain, je mourrais pour toi.

XIV

Mai,
Pour son amie,
au crayon.

Vous qui savez tous mes revers,
Vous souriante aux imprudences,
Vous qui gardez les confidences,
Vous qui mettez en vos yeux verts
Une ombre de mélancolie
Afin d'être un peu plus jolie,
Vous qui la connaissez, je crois.
Qui prouvez qu'on peut à la fois

Être indulgente et rester forte,
Oh ! dites-lui que je l'attends,
Et qu'il faut bien de temps en temps
Qu'elle passe devant ma porte.

XV

Juin,
Sainte-Adresse.

Lorsqu'on est sûr qu'on la verra,
Le cœur accepte son martyre.
Notre supplice nous attire,
Quand nous savons qu'elle viendra.

Nous mettons de la complaisance
A provoquer sa cruauté.
Ah ! ce n'est rien en vérité
Que de souffrir en sa présence ;

Le cher visage accoutumé
Nous dédommage de nos larmes.
Le vrai chagrin, dans nos alarmes,
C'est le départ de l'être aimé.

Nous maudissons notre impuissance,
Nous voudrions nous délier...
Et nous craignons de l'oublier,
Quand se prolonge son absence.

XVI

Juillet,
Infidélité.

Nous resterons longtemps ensemble,
Oh ! bien longtemps, promets-le-moi.
Celle que j'aime te ressemble,
Elle est fragile comme toi.

Promets-le moi, car dans ta couche,
En dormant sur tes seins parfaits,
Je crois entendre de sa bouche
Les aveux qu'elle n'a pas faits.

Les miens furent des sonnets gauches
Qui n'ont pas troublé sa raison.
Tout à l'heure, après nos débauches,
J'irai te montrer sa maison.

Nous passerons devant sa porte,
Et, tu verras, je pâlirai.
Nous causerons de cette morte
Et pour tes pleurs, je te pairai

XVII

Juillet,
par la poste.

Je n'ai pas dans mes mains tes petites mains blanches.
Mais le juste avenir me garde des revanches.
Dans dix ans, je rirai de tes dérisions.
Tu baisseras tes yeux si pleins d'impertinences,
Et plus heureux que toi j'aurai des souvenances.
Tu n'évoqueras pas, ô cœur sans visions,
Le cortège pensif des amours disparues.
Tu pourras cheminer tranquille dans les rues,

On ne te suivra pas et, poète calmé,
Je ne t'enverrai plus mes strophes coutumières.
Tu maudiras alors tes duretés premières :
Tu seras vieille et laide et n'auras pas aimé.

XVIII

Sept...,
Ville-d'Avray.
Infidélité.

Le moment est si beau qu'elle a fermé son livre.
Elle marche, l'odeur du sol mouillé l'enivre.
Les bouleaux ont déjà quelques astres sur eux.
Parfois elle se tourne, et d'un geste amoureux,
Elle invite au bonheur mon âme irrésolue.
Elle a jeté son livre, et sa robe évolue.
Le vent du crépuscule incline les roseaux.
Elle marche, elle flâne, en riant aux oiseaux

Qui chantent réunis avant que la nuit naisse.
Mes yeux fixés sur tant de grâce et de jeunesse,
Recueillent son sourire et comptent tous ses pas.
Et cependant mes yeux ne la regardent pas.
Je pense à l'autre femme et je la revois, telle
Que je la vis un jour de joie accidentelle,
Dans son parc, à travers la grille du château
C'est le même visage et le même coteau.
Et mon esprit ému bénit la fille d'Ève
Qui prend innocemment la forme de mon rêve.

XIX

Oct.,
Infidélité.

La pauvre enfant a deviné
Ma lassitude qui commence.
Je la supporte avec clémence,
Tant que midi n'est pas sonné.

Souvent je guette à l'aube claire
Sa façon de se réveiller.
Dans l'alcôve où je la tolère,
Qu'elle est pâle sur l'oreiller !

Ses yeux sont pleins de gratitude.
Elle bâille, son corps petit
Entre mes jambes se blottit
Et reconnaît sa servitude.

Et je suis bon et caressant,
Car je comprends que son cœur porte
Le vague effroi du jour naissant,
Et le regret de la nuit morte.

XX

Déc.

La voilà revenue avec le même orgueil
Qu'à la saison dernière.
Ce soir elle passait devant mon triste seuil,
Penchée à sa manière.

L'esprit sage, à côté du feu qui crépitait,
Je lisais dans ma chambre.
Je crus qu'elle venait, et qu'elle m'apportait
De l'amour en décembre.

Je la vis de ma table où j'étais accoudé.
Après six mois d'absence,
Son cœur, son petit cœur ne s'est pas demandé,
Certain de sa puissance,

Comment j'avais sans elle enduré ces longs jours;
Ce que j'avais pu faire,
Si je l'avais trahie, ou si l'aimer toujours
Était ma grande affaire;

Si j'avais travaillé, si ma peine souvent
Avait été rimée,
Si j'avais désappris le chemin décevant
De sa maison fermée;

Bien couru le théâtre, et l'église, et le bois
Où manquait son visage,
Et relu le journal qui disait quelquefois
Qu'elle était de passage;

Si je l'avais cherchée à Londres, aux environs,
Et dans sa Normandie,
Parlant d'elle à chacun avec les airs poltrons
D'un homme qui mendie.

Elle passait jolie au trot de ses chevaux.
Son âme de poupée
De baisers différents et de serments nouveaux
Semblait préoccupée.

La méchante s'était habillée à mon goût,
J'aurais voulu la suivre...
Son petit cœur ne s'est rien demandé du tout.
Et j'ai fermé mon livre.

XXI

Janv.,
Saint-Germain des-Prés.

Tout en noir, comme au jour où mon cœur s'enchaina,
Tu vins à ta chapelle.
Tu donnes le dégoût des femmes que l'on a ;
Et c'est toi que j'appelle.

Mon âme est repartie au pays des toqués
Et des formes parfaites,
Très loin des faux amis et des bonheurs manqués.
Dont nos douleurs sont faites.

XXII

Janv.

J'ai froidement exécuté
Ma camarade intérimaire.
Elle pleurait, non sans beauté,
Dans sa batiste un peu sommaire.

Mais je connais des yeux plus noirs
Qui me verront dans la soirée.
Je ne me sens de vrais devoirs
Qu'envers la femme désirée.

XXIII

Fév..
première de. .

Sa grâce impériale avait des airs distraits.
Son front que Vélasquez eût mis dans ses portraits,
Oh ! ce soir-là son front étroit et volontaire
Ne portait pas l'ennui des choses de la terre.
La musique parlait de tristesses d'amour,
Et dans sa loge basse où venait peu de jour,
Derrière elle, effleurant ses épaules menues,
Des hommes murmuraient les paroles connues.
Et seul, au sort méchant je demandais pourquoi
Cet immense bonheur était si près de moi.

XXIV

Fév.,
Comédie-Française.

Elle entra lentement, belle avec certitude ;
Je trouvai son regard meilleur que d'habitude.
Elle prit l'éventail que tendait son mari...
J'étais triste, et pourtant de mon coin favori,
Je sentais à travers ma peine accoutumée
L'appui mystérieux de sa présence aimée.
Mais son dédain récent m'avait tant fait pleurer
Que mon cœur n'avait plus la force d'espérer.

XXV

Fév.,
par un commissionnaire.

Je sais qu'elle a des yeux trop beaux pour qu'on s'en passe,
Que son mari n'a pas de malheurs conjugaux ;
Je sais que sa pudeur exige qu'on espace
Un peu les madrigaux.

Je sais son petit nom, j'ai vu son écriture ;
Je connais ses penchants, je sais, sans l'offenser,
Le genre d'homme auquel elle pourrait penser,
Pour ma peine future.

J'ai donné de mon pain à son grand lévrier;
Je sais les gens qu'elle aime et ceux qu'elle déteste,
Sa façon de marcher, de rire et de prier;
Je sais son moindre geste.

Je connais ses parents, ses amis, sa maison;
J'ai ramassé ses gants, j'ai tenu sa voilette;
Et j'ai senti fléchir sous mon amour complète
Son cœur et sa raison.

Mais ce sont des bonheurs rapides que les nôtres;
Elle fut seulement huit jours de bonne foi :
La semaine est finie où, causant avec d'autres,
Elle parlait pour moi.

J'ai, pour entendre un peu de sa voix despotique,
Frôlé ses cheveux blonds, qui sont bruns par endroit;
J'ai dans la foule un soir heurté le buste étroit
De sa robe gothique.

Elle eut le lendemain des airs particuliers...
Je sais l'impression que lui fait toute chose,
Le livre qui lui plaît, et les mots familiers
A sa bouche mi-close.

Parlez-lui, moi, je sais ce qu'elle répondra ;
Je connais sa pensée aussi bien qu'elle-même ;
Je serai le premier à deviner qu'elle aime :
Quelqu'un me la prendra.

Il est plus d'un secret encor que je recèle,
Car j'ai suivi cette âme et ce corps pas à pas
J'ai tout vu, tout prévu, je connais tout ; mais elle,
Je ne la connais pas.

XXVI

Fév.,
dans la Revue *de...*

Je mettrai deux cartes chez elle,
Quand son mari voyagera ;
Et selon la règle nouvelle,
Sa porte ensuite s'ouvrira.

Plus tard, si l'époux l'interroge,
Elle dira de bonne humeur,
Qu'on lui présenta ce rimeur,
Un soir d'opéra, dans sa loge.

Ses amis qui m'ont vu pleurer
Nous prêteront leur assistance...
Ah ! qu'on me laisse l'adorer :
Je suis un cœur sans importance.

XXVII

Mars.
Concert Lamoureux.

Son regard me disait : apaisez votre angoisse.
Puisque vous acceptez ce dédain qui vous froisse,
Puisque votre cœur fier promet d'être soumis,
Je vous tendrai la main comme à tous mes amis.
Mais vous me jurez bien de cacher votre peine ?
Nous causerons très peu, vous me verrez à peine.
Oh ! je n'ai pas besoin de votre dévouement.
Je suis heureuse et belle, aimez-moi seulement :
Et je vous donnerai peut-être du génie,

Si j'émerveille encor votre âme rajeunie. —
Et moi, comme un enfant, je répondais tout bas :
Regardez-moi longtemps pour que je sois moins las
De l'imperfection des êtres et des choses.
Lorsque vos yeux sont durs, j'écris des vers moroses.
Regardez-moi longtemps, et de cette façon,
Afin qu'en vous quittant je fasse une chanson.
Par les livres d'amour qui vous ont attendrie,
Par les vieux maîtres morts qui vous auraient chérie,
Par ces noms que chacun se plaît à murmurer.
Soyez douce à l'obscur qui va vous célébrer.

XXVIII

Mars,
rue des....
au crayon

Je l'attends ; maintenant elle sort chaque jour.
Que de pas pour la voir, et que de stratagèmes !...
Si j'étais son amant, je ferais des poèmes,
J'aurais des mots nouveaux pour lui parler d'amour.

XXIX

Avril.

Ma tristesse vous offensa.
Hélas ! ma tête est orpheline;
Voilà longtemps que je l'incline.
Étant petit, ça commença.

Pauvre écolier, près de mon frère,
J'étais vêtu d'un bleu sarrot.
Heureux celui que l'on préfère !
Ma mère m'appelait De Trop.

7

De Trop, ce nom dit mes détresses.
Ma mère ne m'a pas chéri.
De mon enfance sans caresses,
Je reste encore endolori.

Camarades, maîtres d'étude
Pouvaient à l'aise m'opprimer,
Car aux vacances, l'habitude
N'était pas de me réclamer.

Je fus de ceux-là qui demeurent
Seuls au dortoir, un été plein....
Ce n'est pas quand les parents meurent,
C'est alors, qu'on est orphelin !

Ne croyez pas que l'enfant mince
Qui souvent marche à mon côté,
Dans un collège de province,
Dorme en pleurant, quand vient l'été.

Non, c'est chez moi qu'il dort son somme.
Je suis un père faible et doux :
Tant qu'il sera petit, cet homme,
Je le prendrai sur mes genoux.

Pour ces vieux deuils où je m'arrête,
Je veux toujours lui pardonner ;
Mon indulgence est une fête
Que je suis sûr de lui donner.

Je ne fus pas jaloux du frère,
Qui plus que moi fut embrassé ;
Et j'ai vaincu le sort contraire,
Mais rien n'efface un tel passé.

Quand on a ce regret dans l'âme,
Le front jamais n'est triomphant ;
Et les baisers dus à l'enfant,
L'homme aujourd'hui vous les réclame.

XXX

Avril,
avant de m'installer.

Je ne m'aposte plus auprès de ta maison.
Je travaille, j'ai mis mon cœur à la raison.
C'est décidé : te voir sera ma récompense.
Tes yeux, dont je te parle encore tant j'y pense,
Je vais leur préférer ma tâche désormais,
Afin que tu sois fière un jour si tu m'aimais.

Ma vieillesse prochaine a besoin de ma gloire.
Je veux mettre des vers sacrés dans ta mémoire.
De ton enthousiasme hier j'étais jaloux :
Tu savais de Ronsard les sonnets les plus doux.
Quand leur œuvre survit, les morts ont des amantes.
Ils disent mieux que nous les paroles aimantes ;
Et vos aveux tardifs, à l'ombre des cyprès,
Les consolent un peu de leurs anciens regrets.
J'aurai pour t'obtenir, maîtresse des maîtresses,
La lente ambition des âmes sans tendresses.
Ma renommée aura raison de ta vertu.
Et lorsque tu viendras, car tu viendras, vois-tu,
Clémente au lendemain des pièces applaudies
Tu me demanderas des lèvres plus hardies.

XXXI

Avril...
chez Colonne

Je suis très loin, je suis caché.
Je la distingue dans sa loge,
Encore en noir, le front penché,
Un front bien triste, qui déroge.

Elle ne s'aperçoit donc pas
Qu'en ce moment je la regarde ?
Son mari lui parle tout bas.
Elle est moins belle, par mégarde.

Mais voilà ce front tourmenté
Qui s'éclaire en la foule énorme.
Elle reconquiert sa beauté.
Son apparence se transforme.

La chaleur de mes yeux aimants
A fondu ses mélancolies.
C'est le regard de leurs amants
Qui fait les femmes si jolies.

XXXII

Mai.

Quand je t'aurai longtemps serrée entre mes bras,
Tu te consoleras de ma naissance obscure.
Les délices du corps qu'un art savant procure,
Calmeront ta fierté : je mettrai, tu verras,
Des baisers inconnus sur ta bouche contente.
Je ne t'apporte pas, après ma longue attente,
L'honnête amour des cœurs qui n'ont pas été fous.
Beaucoup d'hommes n'ont pas le talent des caresses ;
On lisait le bonheur au front de mes maîtresses.
Je sais si bien aimer que je fais des jaloux.

XXXIII

Mai,
dans un livre.

Oh ! sois plus lente à m'exaucer.
Demeure sourde à mes demandes.
Tu ne sais pas, toi qui t'amendes.
Combien de pleurs je peux verser !

Est-il certain que je t'adore ?
D'âcres plaisirs m'ont perverti,
J'ai peur de moi, j'ai tant menti ;
Il ne faut pas me croire encore.

Faisons grandir mon sentiment
Sous ta cruelle résistance.
Songeons tous deux à l'importance
De ton premier consentement.

A plus d'une qui fut trop brave
Mon égoïsme a coûté cher.
Défends ton cœur, défends ta chair.
Hélas ! m'aimer, c'est chose grave.

XXXIV

Mai,
librairie Paul.

J'ai ramassé la fleur comme une fleur perdue.
Puisque tu dois venir, hâte l'heure attendue ;
Tu vois bien que je t'aime et que tu m'appartiens.

Oh! je te donnerai l'ivresse du parjure,
Mon front sur ton épaule, et sous ta chevelure,
De crainte que mes yeux fassent baisser les tiens.

XXXV

Mai.

Et plus tard tu diras avec un peu d'orgueil,
Quand la gloire m'aura donné des amoureuses :
Vous n'avez pas connu ses heures douloureuses,
L'époque où ma faiblesse a rencontré son deuil.

Cet homme était sans dieu, sans parents, sans patrie ;
Il vivait lâchement, car tout l'avait déçu.
Ancune d'entre vous ne l'aurait aperçu ;
Il eut l'étonnement de mon idolâtrie

Ah ! vous pouvez l'aimer, mon cœur vous devança.
Voilà déjà longtemps qu'en mes bras je le serre.
Je lui tendis la main au temps de sa misère ;
Je n'ai pas attendu qu'il fût heureux pour ça.

XXXVI

Mai.

Je dois la voir, demain peut-être.
Est-ce bien moi l'homme ingénu
Qui rêvait tant de la connaître ?
Nous causerons, c'est convenu.

Je ne sais pas si je recule
Devant l'amour qui m'est offert ;
Toujours est-il que je calcule
Le temps perdu, le mal souffert.

Je sens partir l'immense joie
D'espérer et de demander.
Et sur elle je m'apitoie,
En songeant qu'elle peut céder.

Je retrouve la fourberie
Du lovelace que je fus.
Et je pleure ma gaucherie,
Morte avec son dernier refus.

Je n'ose pas franchir sa porte.
Si dans son lit, j'allais puiser
Cette clairvoyance qu'apporte
Le dégout du premier baiser ?

Est-elle égale à ma chimère ?
Et demain vais-je entre ses bras
Ressentir la tristesse amère
Qui nous apprend qu'on n'aime pas ?

Nos victoires sont leurs défaites.
Sa chute proche l'amoindrit.
Je pense aux choses imparfaites
De son corps et de son esprit.

Des épreuves qui furent nôtres
Je ris, depuis qu'elle veut bien.
Sera-ce comme avec les autres ?
Mon cœur est-il mon cœur ancien ?

Je ne suis plus de connivence
Avec sa chair qui frémira.
Hélas ! je les connais d'avance,
Tous les mots qu'elle me dira.

J'entends déjà l'aveu funeste
Qui de sa bouche va sortir ;
Et par moments, je la déteste
D'être obligé de lui mentir.

Importuné par ma maîtresse,
Aux rendez-vous que j'implorais,
J'irai sans trouble et sans tendresse,
Sceptique avant, cynique après.

Elle exigera que je l'aime
Plus que je ne voudrais l'aimer.
Je serai pris dans un dilemme :
Il faudra rompre ou l'opprimer.

Sur ses pieux enthousiasmes,
Je marcherai, je le pressens.
Ma bouche aura tous les sarcasmes
Qui soulagent les impuissants.

Quand je l'aurai martyrisée,
L'envie atroce me prendra
De respirer la fleur brisée :
Sa souffrance me séduira.

Vais-je tomber de crime en crime ?
J'aperçois, dans nos désaccords,
Les yeux jaloux de ma victime
Braqués sur mon âme et mon corps.

Elle épiera mes attitudes,
Elle guettera ma vigueur,
Suspectera mes lassitudes,
En créancière de mon cœur.

Nous agirons en adversaires ;
Et pour avoir ma liberté,
Sous des baisers parfois sincères,
J'endormirai sa dignité.

J'aurai l'air de ne pas comprendre
Ses fous désirs, ses chers tracas.
De crainte qu'elle soit plus tendre,
Je ne l'interrogerai pas.

Si le chagrin frappe à sa porte,
Je serai bon, mais à moitié,
De peur que son amour trop forte
Change en caresses ma pitié.

Je trahirai, c'est chose due ;
Et, le plaisir une fois mort,
J'aurai la joie inattendue
De n'éprouver aucun remord.

Elle connaîtra le supplice
De s'attacher éperdûment ;
Mais restera, non sans délice,
Supérieure à son amant.

J'envierai cet amour sans bornes,
Et plus saignant de jour en jour.
Hélas ! Les pleurs de mes yeux mornes
Ne seront pas des pleurs d'amour.

Aussi faut-il qu'elle résiste ;
Car si demain le sort nous joint,
Je ne serai qu'un homme triste
Qui tourmente et ne ressent point.

XXXVII

Mai.

Malgré son tendre appel, elle a trouvé moyen
D'ajourner ma visite et mes préliminaires.
Elle eut raison de fuir, je ne l'aimais pas bien :
Nous sommes tous les deux des âmes ordinaires.

Et je ris en pensant qu'elle aurait accepté
Un déshonneur titré !.. Je suis, tout le démontre,
Vaincu par ma misère et mon obscurité.
L'idole ressemblait aux femmes qu'on rencontre.

XXXVIII

Juin,
Sainte-Adresse.

Allons-nous-en de la maison.
Viens, mon fils, sans juger ton père ;
Car ma blessure s'exaspère
À voir toujours cet horizon.

Dans la maison de ta naissance,
Je suis venu, le cœur très pris.
Je sens que ma convalescence
Ne peut s'achever qu'à Paris.

De ton bateau qui se repose,
Nous allons ployer les agrès ;
Et nous achèterons après
Ce doux Virgile qu'on t'impose.

Tu ne pensais guère au latin,
Lorsque au retour de la falaise,
Je t'aperçus, un beau matin,
Perdu dans un lit Louis treize.

Enfant d'une heure et plein d'effrois,
Tu pleurais dans ce lit énorme.
Mais le temps passe et nous transforme :
Je diminue et tu t'accrois !

Quand se terminent tes journées,
Je me courbe pour t'embrasser ;
Attends, petit, dans peu d'années,
C'est toi qui devras te baisser.

L'océan, qui se désespère
Devant la chambre où tu naquis,
Prive mes yeux d'un être exquis....
Viens, mon fils, sans juger ton père.

XXXIX

Juin,
sur la porte.

Et puis l'oubli viendra, l'oubli, triste ouvrier.
Je vais pleurer trois mois, peut-être une semaine ;
Et déjà je pardonne à l'être meurtrier
Qui voulait regarder de la souffrance humaine.
Ce qui restait en moi de candide est vaincu.
Le morne défilé des jours pleins d'ironie
Recommence demain. Ma jeunesse est finie,
Et je peux vivre, hélas ! autant que j'ai vécu.

XL

Juillet,
Saint-Cergues.

... Et pourtant, un accord tacite
Semblait nous unir à jamais.
Que m'importait la réussite !
Je n'avais pas de but, j'aimais.

Je tressaillais à sa venue,
C'était toujours un plaisir sûr.
Je bénissais cette inconnue,
Belle comme un bonheur futur.

La médiocrité des âmes,
La médiocrité des faits.
Et la laideur des autres femmes
Pesaient moins sur mes jours défaits.

Dans le chagrin causé par elle,
Tous mes chagrins s'étaient perdus.
Que vais-je faire, ô criminelle,
De ces baisers qui vous sont dus ?

XLI

Juillet,
Seelisberg.

Loin, sur un mont inaccessible
J'ai fui ses yeux inquiétants ;
Et je ferai tout mon possible
Pour avoir du chagrin longtemps.

Je ne suis pas si bon qu'on pense,
Et j'eus raison de m'en aller.
Ce long voyage me dispense
De l'amoindrir et de parler.

Dût sa douleur être profonde,
En la voyant chez des amis,
Lâche comme un homme du monde,
Je commettrais le mal permis.

Les fausses gênes apparentes,
Les silences qui disent tout,
Les demi-phrases transparentes,
Sont de ces crimes qu'on absout.

Pauvres natures que les nôtres !
J'aurais le front de l'aborder,
L'œil amoureux, pour que les autres
Puissent me voir la regarder.

Je prendrais ces airs fins qui savent
Prolonger les malentendus :
C'est dans les cœurs vils que se gravent
Les aveux qu'on croyait perdus.

Un mot perfide, tout ensemble,
Peut affirmer et démentir...
J'entends déjà sa voix qui tremble,
Et je n'ai pas de repentir.

Oui, si j'étais en sa présence,
Le souvenir de ses refus
Réveillerait la malfaisance
Qui dort en l'homme que je fus.

Ce que j'ai pris aux mauvais êtres,
Ce que j'ai vu dans mes remords,
Ce que je dois à mes ancêtres,
Pourris, vivants, moins pourris, morts ;

La bassesse, la fourberie
Que m'apporta l'hérédité ;
Les fanges que mon sang charrie,
Viendraient venger ma vanité.

Je m'offrirais la triste joie
De flétrir mon ancien penchant :
Pareil à ceux que je coudoie,
Je suis médiocre et méchant.

Aux amoureuses passagères
J'irais porter des bonheurs brefs ;
Et dans des âmes étrangères
Je verserais tous mes griefs.

Je dirais qu'en la bien-aimée
Se cache un cœur facile et sec ;
J'entamerais sa renommée,
Pour diminuer mon échec ;

On me croirait sans aucun doute,
Puisque tant d'autres m'ont cédé...
J'assisterais à la déroute
De cet honneur qu'elle a gardé.

L'insulte, hélas ! suit la rupture.
Les sentiments comme les corps
Doivent tomber en pourriture.
Il faut salir les rêves morts.

Quand sur lui la pierre retombe,
Le pauvre amour enseveli,
Par la vermine, dans sa tombe
Est dévoré jusqu'à l'oubli.

L'ingratitude s'ingénie
Sur le défunt déjà si las.
C'est une seconde agonie,
Qui précède un second trépas.

Mais sur un mont inaccessible
J'ai fui ses yeux inquiétants ;
Et je ferai tout mon possible
Pour avoir du chagrin longtemps.

XLII

Longtemps après.

Mon cœur s'est vite ressaisi.
Car rien au fond ne m'intéresse.
Je n'ai presque jamais choisi
Ni mon ami, ni ma maîtresse.

Ma bouche sur des seins jumeaux
N'a point donné de baiser grave.
J'ai gaspillé les plus beaux mots.
De l'instant seul je suis l'esclave.

Je meurs d'ennui, le but atteint.
Je ne tiens pas à la victoire.
Et de tout ce qui m'appartint
Mon cerveau perdit la mémoire.

Je suis l'amateur qui parcourt
Des livres, des amis, des femmes.
J'offense d'un regard trop court
De fins objets, d'ardentes âmes.

Pour une ivresse de hasard,
Je néglige un amour immense,
Sans voir qu'il est une œuvre d'art.
Je goûte, laisse et recommence.

Et c'est ainsi que nonchalant,
Vers la mort qui m'aime et que j'aime,
Je m'achemine en désolant
Les gens, les choses et moi-même.

TABLE

TABLE

—

EVREUX, IMPRIMERIE CH. HERISSEY ET FILS



E. MONZEIN 17, RUE GR.-BATELIÈRE PARIS

